



ICEBERGS

TANGUY VIEL

#2

Dans les abysses

Il y a quelques années, tandis que j'étais un peu perdu, comme souvent, en moi-même, et tandis aussi que je venais de lire l'article de Freud intitulé *Deuil et mélancolie*, je m'étais mis en tête d'écrire moi aussi quelque chose sur la mélancolie. Quoique ayant lu quelques ouvrages fondamentaux sur la question, j'étais très loin, me suis-je rendu compte plus tard, de mesurer l'ampleur du problème, c'est-à-dire l'ampleur de la bibliothèque qu'il aurait fallu maîtriser pour apporter peut-être une pierre supplémentaire à l'édifice. Dix ans plus tard, l'affaire n'a sûrement fait que se corser, étant donné le nombre de livres qui sortent par an sur le sujet. Mais s'il existe tant de livres qui continuent d'être écrits sur la question, au risque visiblement assumé de se répéter les uns les autres, c'est peut-être que l'attrait du sujet dépasse le souci de la distinction, s'écrivant à l'écart de la grande partie de main chaude de la « nouveauté », mais en vertu d'une nécessité toute personnelle, souvent pudiquement tue, dont l'immense variation moléculaire, de vécu en vécu, d'inflexion en inflexion, et donc de livre en livre, justifie la parole infinie et apaisante. D'ailleurs je me souviens très bien que c'est cela même que j'espérais à mon tour en me lançant sur ces chemins si empruntés : capturer ce vide qui travaillait en dessous de mon sol et l'ébranlait sans cesse.

Le capturer donc, c'était le faire taire dans un livre, l'enclorre une bonne fois pour toutes, comme le génie dans la théière, et puis quitter ensuite, pour toujours si possible, ses parages marécageux. Cela aurait dû être comme une sorte de mise au point avec moi-même où j'aurais cloué la mélancolie à un mur comme une chauve-souris dans une vitrine, et comme s'il suffisait de s'acquitter d'un sacrifice de quelques mois fait à la grande question pour quitter son orbite – évidemment non. Quelquefois encore je regarde les livres de ma bibliothèque, je les vois ouverts sur le monde et parlant de toutes choses (les animaux, les hommes, les objets, les événements historiques, les œuvres d'art) et je me sens étranger à chacun d'eux : aucun sujet, aucune fable ni connaissance promise et la pensée se met à tourner dans

son propre désert. *Quand reviennent ces jours de disgrâce*, écrit Julien Gracq, où, pour un moment, les livres, tous les livres, n'ont plus que le goût du papier mâché¹.

« *L'oisiveté, Catulle, t'est funeste ; l'oisiveté te transporte et t'excite trop ; l'oisiveté, jadis, a perdu tant de rois et de villes florissantes.* »

Catulle

Je suis presque sûr désormais que l'essai en question était raté, pour cause qu'il y a loin du dialogue intime à l'espace officiel du savoir. Mais je me souviens volontiers de l'euphorie qui accompagna ces mois de travail. Car il advient que le vide en se mirant lui-même arrive à se faire fuir, n'étant déjà plus vide mais son propre écho capté par une parole, léger voile issu de la vibration balbutiante qu'il se met à produire à l'évocation de lui-même et qui, n'étant déjà plus lui, le neutralise. Et c'est au moins, faute de mieux, commuer la peine en expérience active qui déjà nous extirpe de ce que les Latins appelaient l'*otium otiosum*, oisiveté oisive pour ainsi dire, loisir inoccupé donc, là où le pire toujours peut survenir, d'où l'on ne sait quelle bête fantastique pourrait nous proposer amicalement de grimper sur son dos pour mieux nous noyer dans le fond d'un lac. Montaigne lui-même, notre Montaigne, en avait pris sa part et il en témoigna en ces paroles célèbres : *Dernièrement que je me retirai chez moi*, écrit-il, *délibéré autant que je pourrai, ne me mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie, il me semblait ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oisiveté, s'entretenir soi-même, et s'arrêter et rasseoir en soi : ce que j'espérais qu'il peut désormais faire plus aisément, devenu plus pesant et plus mûr. Mais je trouve qu'au rebours, faisant le cheval échappé il se donne cent fois plus d'affaire à soi-même, qu'il n'en prenait pour autrui ; et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rôle, espérant avec le temps en faire honte à moi-même*².

Par une étrange coïncidence, j'ai lu que certaines de ces bêtes mystérieuses et attirantes qui peuplent les esprits oisifs, étaient nommées, dans de vieilles histoires celtes, des « Tangi ». Il est vrai qu'on ne sait jamais trop ce qu'on doit à son prénom ni aux chemins qu'il esquisse dans les contrées profondes de soi, mais enfin, même avec une telle affinité, il convient d'éviter qu'apparaisse du fond des rêves la silhouette trop blanche de quelque cheval marin s'emparant de notre âme et comme l'emmenant vers son propre centre, risquant alors de nous plonger dans une nuit sans images, quelque chose comme a dû le connaître Antonin Artaud, lorsqu'il décrit *une sorte de station incompréhensible et toute droite au milieu de tout dans l'esprit*³ – ce qu'il m'arrive, je crois, de nommer pour moi seul psychostatisme.

J'appelle psychostatique cette manière qu'a l'âme de revenir toujours au même endroit sans être allée bien loin, ramenée par l'élastique de son pantalon dans l'aire de vie qui ne semble quelquefois pas plus large que les lettres qui la composent, un endroit où, pour le dire au plus près, « mon âme est mon âme est mon âme », se répétant elle-même dans la conviction de son existence, sans contour ni dehors, épaisseur ni trame.

Ce serait un peu comme stationner quelque part dans la quatrième partie du *Discours de la méthode*, dans ce moment où Descartes découvre sa pensée à l'état pur, et en fait le siège de lui-même. Mais qu'alors au lieu de remonter pas à pas la pente qui l'a conduit devant sa grande phrase, Descartes aurait été aspiré par le miroir indépassable de sa découverte, quelque chose comme un enfant qui enroulerait sa main autour d'un poteau et tournerait infiniment, jusqu'au tournis, disant « je pense donc je suis, je pense donc je suis ». Imaginez-le écrire à l'infini sa

même phrase devenue inepte, aussi hirsute et désespéré que Jack Nicholson dans *Shining*, au lieu d'en faire l'angle ouvert à partir duquel construire et accepter le monde. Mais justement Descartes n'est pas resté là. Descartes n'a pas ratiociné sa petite affaire mentale pendant mille pages.

Il suffit de tourner la page, justement, pour comprendre que Descartes a foré son puits sans jamais dévisser car, écrit-il, *comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres, je me résolus d'aller si lentement et d'user de tant de circonspection en toute chose que, si je n'avançais que fort peu, je me garderais bien, au moins, de tomber*⁴.

D'une certaine manière, c'est comme si Descartes était descendu solidement attaché à une corde, comme en rappel, et qu'alors il n'était pas descendu jusqu'au fond. Descartes n'a pas vraiment plongé dans la pensée, il l'a regardée d'un peu au-dessus, mais sachant déjà quand et comment il remonterait. Et comment le lui reprocher : personne n'a envie vraiment de sombrer au fond du cylindre, dans ce noir, ratiocinant et implosif constat d'être qui phagocyte tous les dehors.

Descartes est descendu assez près pour entrevoir qu'il y avait autre chose en dessous, mais pas au point de s'y brûler, pas au point de se perdre dans la nuit ouverte sous son regard. Il a bien vu que là gisait l'effroi, le trou de ver qui mène à quel monde retourné mais aussi vite il a mis un couvercle dessus. Il a bien senti que, pour ne pas s'y laisser piéger, il fallait l'expédier en une phrase – une phrase capable de produire son propre combustible et renvoyer l'esprit dans la vie positive, quelque chose comme « je pense donc je suis donc tout va bien ».

Pascal a plongé dedans. Maître Eckhart a plongé dedans. Edgar Poe a plongé dedans. Nietzsche a plongé dedans. Valéry a plongé dedans. Mais pas Descartes. Si utile et certain qu'il soit, Descartes a marché sur les rebords de l'âme et sauté d'un côté l'autre en esquissant un pas de danse. Il a pris une photo du cratère et puis il est reparti, parce qu'il savait. Il savait dans quel borborygme il mettait les pieds si seulement il s'enfermait là, les guêtres déjà salies de la suie chaude qui remontait des profondeurs.

Il est rare qu'un philosophe, a fortiori un philosophe complet, décathlonien à sa manière, s'occupant de reconstruire jusqu'à la preuve de Dieu, soit assez fou pour descendre, ou, à tout le moins, qu'il ne soit bien encordé à l'idée-treuil qu'il a lui-même conçue pour remonter. Et il m'est arrivé d'en vouloir à Descartes pour cette raison même, qu'il avait établi trop sûrement le plan de son retour, que même ses fameux rêves, par lesquels il eut la vision prophétique de sa tâche, même ses rêves, il semble les avoir transformés en palans et poulies auxquels se tenir en souriant – et quoique depuis qu'il y a quelques semaines j'ai visité la maison natale du même Descartes, j'ai mis pour ainsi dire un peu d'eau dans mon vin, pris peut-être d'un regain d'empathie propre aux mânes d'une maison, capables d'infléchir dans leurs murs les jugements les plus indurés. Je suis allé voir Descartes, à Descartes donc, puisqu'il est, avec Marcel Proust, le seul dont le nom soit parvenu à faire changer jusqu'à celui de son village, qui ne s'appelait pas du tout Descartes donc, mais Lahaye avant de devenir Lahaye-Descartes à la Révolution, puis Descartes tout court en 1967. René Descartes, quant à lui, est donc né à Lahaye, à la frontière de la Touraine et du Poitou. Et donc j'ai pris ma voiture un matin de janvier pour visiter sa maison. À vrai dire, je l'ai fait tout à fait sciemment, c'est-à-dire pas du tout de manière hasardeuse mais parce que je pensais déjà à tout cela, à ce texte que j'écrivais, à

*« Mais de notre nuage,
sur le bord du précipice,
s'élève, de plus en
plus palpable, une
forme mille fois plus
terrible qu'aucun génie,
qu'aucun démon des
fables ; et cependant,
ce n'est qu'une pensée,
mais une pensée
effroyable, une pensée
qui glace la moelle
même de nos os, et les
pénètre des féroces
délices de son horreur. »*

Edgar Allan Poe

mon psychostatisme, à la suffisance présumée du philosophe. C'est même avec cette image-là que j'y suis allé.

Il faut dire, quand on va visiter une maison d'écrivain, il est rare de ne pas amener avec soi l'ombre portée de l'homme dont on a construit l'image le long des heures passées à le lire, ou même pas le long des heures, puisque dès la première minute, dès avant qu'on l'ait lu même, on dirait qu'une sorte d'impression initiale s'est déjà formée, plus vive et plus rapide que le soleil à noircir une plaque de métal, non pas forcément dans la clarté d'un portrait mais dans celle, plus précise au fond, d'une ombre mentale : de tout écrivain, de tout nom propre peut-être, on forge en soi une présence plus forte qu'un visage, quelque chose d'immatériel et pourtant parfaitement sensible qui semble la plupart du temps se déployer dans les lettres prononcées d'un nom (une allure ? un port de tête ?), comme si depuis toujours, s'appelant Montaigne ou Balzac ou Proust ou Descartes donc, il était porté par la rumeur de ce nom, du genre de nom dont on dirait volontiers qu'on a l'impression d'être né avec, et dont la silhouette intérieure semble non pas nous appartenir mais plutôt se tenir suspendue depuis la nuit des temps aux arches de notre psyché. Alors quand on visite une maison d'écrivain, tout cela vient comme se condenser en une pièce, une chambre, un bureau ou même la vue depuis ce bureau, et il est rare qu'on infléchisse ou transforme ce que de toute façon on était venu chercher. Mais chez Descartes, c'est différent, aussi parce que cette maison de plein bourg qui ressemble à un presbytère n'est pas un lieu où il vécut longtemps ni où il pensa de grandes choses, mais seulement une maison natale où il vécut son enfance avec sa grand-mère et qu'alors, on a beau être sensible à la constitution des grands hommes, la projection fantomatique du petit Descartes dans les murs rénovés de la maison ne fabrique pas, du moins à mon sens, l'aura nécessaire.

Aussi, en toute conscience de ses lacunes, ne conservant aucune relique sur laquelle se recueillir, le musée prit le parti d'en faire un lieu pour ainsi dire pédagogique. La maison est conçue comme un livre en trois dimensions, dont cent fenêtres s'ouvrent sur les savoirs et les événements du grand siècle, découvrant les âges et préoccupations d'un savant polymathe. À Descartes, on prend la température de l'air qu'il respirait, mais de l'air intellectuel avant tout. Déjà, tandis que je me suis garé sur la petite place attenante, j'ai pu lire sur la plaque posée à l'angle du parking qu'on l'avait baptisée « place Blaise Pascal », comme pour enfoncer un peu plus le clou d'un climat séculaire. Je me souviens que je me suis dit que ça ne m'étonnait pas : à Descartes le musée et le nom du village, à Pascal le parking. Et en grand défenseur des espaces infinis, quelque chose en moi continuait de vouloir en découdre avec l'homme positif. Or justement, ainsi que le rappelle son épitaphe, Descartes est plus secret que ses doctrines, et des ondes magnétiques reçues dans sa maison, ce n'est pas l'homme positif qui émana ce matin-là, pas le scientifique arrogant qu'il fut peut-être aussi, mais plutôt l'humeur mouvementée d'un presque erratique chercheur, inquiet et maniaque, comme si l'homme qui toute sa vie avait déménagé sans cesse, occupé tant de chambres en Hollande ou ailleurs et loin d'une maison fixe, avait eu besoin de se tenir aux branches d'un même arbre où, depuis les *Règles pour la direction de l'esprit* jusqu'aux *Méditations métaphysiques* en passant par le *Discours de la méthode*, en français ou en latin, il avait eu toute sa vie le même compte à régler, et le même livre à écrire. À force, j'ai fini par accepter que Descartes lui aussi, sous couvert de raison, avait plutôt passé sa vie à fabriquer des échelles et des planches de salut pour ne pas s'embourber, de sorte que même sa « positivité »

et tout ce que nous savons, nous, de la mauvaise pente scientiste que prenait alors l'Europe, non seulement ne découle pas de la seule responsabilité de Descartes mais fut peut-être une réponse nécessaire à l'appel bientôt trop pascalien des affres de l'intériorité.

À la radio l'autre jour, il y avait un écrivain qui disait très calmement, « le précipice, c'est l'égo », si calmement qu'on aurait dit qu'il le disait comme Descartes avait posé « je pense donc je suis ». On aurait dit qu'il voulait dire « je sais ce qu'il y a dessous, ne me demandez pas d'y aller ». Quelquefois désormais quand je pense à Descartes, quand je croise son regard dans le portrait présumé de Frans Haals, je me dis qu'il répond cela aussi, « ne me demandez pas d'y aller ».

Il faut dire, pour qui passe de l'autre côté du miroir, sous la surface de la pensée en quelque sorte, alors il est extrêmement difficile de s'échapper, comme si le régime entropique auquel on était soumis générait sa propre obscurité, et qu'à un certain seuil, même, si on commence à vouloir sortir, c'est comme si on se promenait avec une grande pancarte « évasion en cours » et qu'alors l'autre, l'étrange instance psychostatique, nous y ramenait aussitôt. Cerbère était comme ça à l'entrée des Enfers, toujours prêt à sourire pour vous laisser entrer mais alors pour sortir, il ne fallait pas y songer. Seule Perséphone peut-être eut droit à ses printemps, mais d'autres y laissèrent toute vie et consistance, incapables de se recomposer assez pour même se reconnaître. Ainsi, dans certaines versions primitives du mythe, Narcisse, penché sur la source, ne se reconnaît pas en l'image fluide que lui renvoient les eaux. Et pour cause : ce Narcisse-là n'a pas vraiment de visage, il est la pensée elle-même, la pensée d'un temps qui ne saurait reconnaître autre chose que sa propre évanescence. Un ami qui m'a donné un cours sur la philosophie de Hegel m'a expliqué cela, que chez Hegel, une pensée qui se penserait elle-même deviendrait forcément son propre néant. Je dois dire que je suis resté fasciné par cette idée, peu résolu, même, à en quitter vraiment les dangereux parages, comme s'il y avait là à décrypter enfin une formule magique et définitive, rêvant un salut en un cœur nucléaire qui, bien que m'échappant, en produirait cependant l'ombre, comme si, parmi les ruses de dernier recours, il y avait cela, une forme de folie lyrique continuant de décalquer la courbe d'un chagrin nerveux et monolithe mais qui se donnerait comme un sursis en chaque redite de son drame. Écrit par exemple en 1834, dans son parfait journal et parmi cent autres phrases circulaires, le fragile et éphémère poète Maurice de Guérin : *Mon âme se contracte et se roule sur elle-même comme une feuille que le froid a touchée ; elle se retire en son propre centre, elle a abandonné les positions qu'elle contemplant.*⁵ On ne peut nommer plus crûment la chose, sans même plus chercher à sortir du cylindre. Au palmarès des psychostatiques, c'est peut-être à lui, Maurice de Guérin, qu'il faudrait décerner la palme, du fait de ce journal de soixante-seize pages seulement tenu trois années à peine, sur un cahier vert qu'il ouvrit le 10 juillet 1832 et ferma pour la dernière fois le 13 octobre 1835, où chaque notation semble être une grande victoire sur la saisie de soi, en même temps qu'une résignation absolue. *La résignation*, écrit Guérin dans ce même journal, *ce n'est rien d'autre que le terrier creusé sous les racines d'un vieux chêne ou dans le défaut de quelque roche, qui met à l'abri la proie fuyante et longtemps poursuivie. C'est à quoi précisément semble servir le cahier lui-même, habitat minimal pour la bête fatiguée qui ne peut faire qu'irréremédiablement penser à Franz Kafka. Mais chez Kafka, le drame quand même devient fable, conquête métaphorique qui finit par prendre son envol et projeter la douleur en un théâtre d'ombres. Chez Guérin, non. *La nuit, rien que la nuit dans cette gorge vide.**

Aussi, et quoiqu'il n'y ait rien de commun non plus entre les deux écrivains, je ne peux pas m'empêcher, à chaque fois que j'ouvre Guérin, de penser à Antonin Artaud, à cause de l'image d'une boucle que chaque phrase cherche à faire sur elle-même, une insistance à vouloir dire son propre cœur, en cette observation intime d'un même lieu décidément statique, n'ouvrant au fond qu'à des descriptions immobiles : paysages chez Guérin, organes chez Artaud, mais comme en un circuit fermé dont l'écriture semble être un mélange d'autarcie résignée et d'appel alarmé au-dehors. Non, pas chez Guérin. Chez Guérin, il n'y a pas d'appel. La résignation est partout et on dirait, comme rarement, que c'est vraiment à lui seul qu'il parle. En fait il parle à son cahier et cela lui suffit. *Ô mon cahier, tu n'es pas pour moi un amas de papier, quelque chose d'insensible, d'inanimé ; non, tu es vivant, tu as une âme...* Peut-être une mesure du désespoir littéraire pourrait être celle-là : d'autant s'absente l'adresse et le souci de l'autre.

Sur le plus célèbre dessin qu'on a de lui, Guérin a les yeux fermés, les oreilles cachées par les cheveux, la bouche close bien sûr et même le cou protégé d'un foulard. Guérin est comme clos sur lui-même et on dirait presque, à le regarder longuement, qu'il s'est dessiné lui-même, comme avec les yeux de l'âme. Barbey d'Aurevilly avait certainement le sens de la formule quand il évoqua, à propos de son ami disparu, *sa vie de plongeur sous sa cloche de cristal*. Et cette belle expression conviendrait aussi à l'œuvre d'Antonin Artaud si on n'avait pas le sentiment, à chaque ligne, qu'il y jetait un pavé contre la paroi, de sa cloche à lui, et fêlait partout le verre comme pour nous demander secours. C'est peut-être pour ça que, à l'inverse, quand j'ouvre Artaud, je ne pense pas à Guérin, parce que Artaud parle fort, prend toute la place, saute et trépigne sous nos yeux en une demande théâtrale, tragique et cruelle qui n'a pas la couleur presque apaisée du journal. Et si Artaud a eu l'air de trouver dans ses nerfs la résistance pour vivre plus de cinquante années, l'autre plus fragile n'y survécut pas longtemps. Maurice de Guérin est mort à 29 ans, trajectoire brève usée par l'inadaptation.

Peut-être il faudrait faire un « top ten » des psychostatiques. Guérin donc ? Artaud donc ? Joubert ? Keats ? Valéry ? Kierkegaard ? Beckett ? Et quoique je me demande si, à ce concours-là, ce n'est pas un certain Amiel qui gagnerait, ayant réussi quant à lui, dans son fameux journal, cette performance d'étalonner toute son existence à l'aune de son piétinement littéraire, faisant de la conscience de son drame la matière inépuisable de son écriture, plainte infinie et centripète de qui a trop écouté la mélopée des sirènes, sans jamais se mettre un peu de cire dans les tympanes, ni s'attacher au mât, tout entier consacré à s'ausculter dans ses moindres ratages. *Ton défaut à toi, écrit donc Amiel à l'âge avancé de 60 ans, c'est la rêverie tournoyante, qui ne cherche rien et ne mène à rien. Tu te contentes de prendre note de ce qui s'agite en toi, tu te recueilles sans autre but que le recueillement, oubliant le passé et l'avenir, esquivant l'action, redoutant tout ce qui engage, engrène, entrave ; c'est-à-dire que tu fais de la méditation un opium...*

De tous les journaux qu'on peut lire, aucun ne semble implorer autant que celui d'Amiel. À un tel régime de gravitation aurait convenu la formule d'Henri Michaux, *skieur au fond d'un puits*⁶, et quoique Amiel ne soit pas en reste quant à la définition de lui-même, puisqu'en ayant fait son sport favori, se qualifiant tour à tour d'*écureuil captif*⁷, de *chat qui court après sa queue*⁸, d'*ours hibernant*⁹, et dont le journal lui apparaît quelquefois comme un *vertigo dans des landes arides*¹⁰. Siphonné par son propre journal, Amiel n'a pas réussi à vitrifier son impuissance, pas même à la

transformer comme d'autres en une marchandise symbolique. Posé là, comme une montre oubliée dans une chambre vide, Amiel a quitté les rouages du temps, médusé par lui-même. Il est l'échec demeuré échec, s'exhibant à la postérité dans les 16 840 pages de son journal, réunies en 17 gros volumes, et qui l'emporte ainsi en quantité sur la plupart des diaristes – et quoique j'ai pu lire, en faisant certaines recherches sur internet, qu'Amiel se trouvait loin derrière le recordman officiel du genre, un certain Robert Shields, révérend de son état, et qui a composé entre 1971 et 1997 un journal de plus de 37 millions de mots, soit environ six fois la somme déjà folle d'Amiel.

Contraint d'arrêter à la suite d'une attaque cérébrale et conscient de l'ampleur de son projet, Robert Shields a remis lui-même à la Washington State University la totalité de ses pages dactylographiées, soigneusement rangées en 94 boîtes d'un pied chacune, soit une longueur totale de 30 mètres linéaires qui courent le long des allées de la salle des manuscrits et qu'aucun éditeur n'a encore pris le risque de publier. Il faut dire que le contenu des pages de Shields, faites d'observations systématiques des faits et gestes de lui-même établies toutes les cinq minutes, prêt à nous rappeler à chaque instant que nous sommes bel et bien nés *entre les fèces et l'urine*, ce journal clinique, donc, n'a pas grand chose à voir avec les envolées lyriques d'Amiel et il n'est pas sûr que la publication intégrale de ses *papers* apportent au lecteur la justification de leur mise au jour. 6.30-6.35 *J'ai mis deux Stouffer's macaroni fromage au four à 350°.* 6:35-6:50 *J'étais sur ma machine à écrire, à entrer les données de mon journal.* 6:50-7:30 *J'ai mangé le Stouffer's macaroni fromage, et Cornelia a mangé l'autre. Grace a décidé qu'elle n'en voulait pas.* 7:30-7:35 *Nous avons changé la lumière au-dessus de la voûte parce que l'ampoule avait grillé.*

« Un écrivain qui veut et peut se raconter à l'état pur, qui ne garde rien pour lui et est porté à dire tout ce qu'il sait est fort à plaindre. »

Friedrich Schlegel

Si on lui posait la question de savoir pourquoi il faisait ça, Robert Shields répondait juste *je ne sais pas, c'est une obsession, je le fais c'est tout*¹¹. Et à mesurer la rigueur inquiétante du projet, on veut bien croire que Shields ne minaudait pas sur son caractère obsessionnel. Il possédait une demi-douzaine de machines à écrire au cas où l'une ou l'autre tomberait en panne, et toutes étaient disposées autour d'une chaise tournante pour qu'il n'ait pas à se lever entre deux pages. Il ne dormait jamais plus de deux heures à la suite pour pouvoir noter ces rêves. Il ne voyageait pas. Il évitait de quitter sa maison trop longtemps pour ne pas prendre de retard sur son journal. Il y relevait quotidiennement sa tension, la température dehors, le taux d'humidité et le prix de sa nourriture. Quant à savoir d'où lui venait une telle manie, tout ce qu'on sait, c'est que son père fut dans sa jeunesse champion du monde de dactylographie.

Si Amiel avait rencontré Shields, quelque part entre Genève et Washington, il se serait peut-être cité lui-même en date du 30 octobre 1852, il aurait regardé Shields droit dans les yeux en disant : *Au lieu de noter l'emploi du temps, les faits grossiers et sans intérêt, s'attacher à la musique intérieure des choses.*

Car Amiel s'y connaissait en musique intérieure. Il ne connaissait même que ça, et jusqu'au prix qu'elle fait payer à qui l'écoute chaque jour sans y prendre garde, ayant l'air d'évoluer tout entier *dans cette mince plage*, écrit quelque part Roland Barthes, *qui sépare l'écriture de l'œuvre*. Or cette mince plage, chez certains, est un gouffre sans fond. Et Roland Barthes lui-même savait de quoi il parlait, ayant à sa manière rôdé lui aussi dans les parages d'un livre qu'il n'écrirait jamais, lui qui aurait tant voulu vaincre les puissances de l'esprit pour faire enfin ce roman

auquel il pensa toute sa vie et auquel il pensait encore en se promenant rue des écoles un soir de janvier 1980, en allumant un cigare, en se demandant si cette fois, oui, peut-être, il le tenait, cette fois, c'était sûr, il allait se mettre à l'écriture ou bien peut-être soudain comprenant qu'il l'avait déjà fait, que toute sa vie, ses cours et ses pensées formalisées, c'était cela, l'écriture du roman qu'il cherchait, que maintenant c'était sûr qu'il ne pousserait jamais plus loin l'asymptote. Et tellement il y pensa, tellement la tête lui tourna de ne plus savoir si l'œuvre était déjà accomplie ou bien toute entière encore à faire, tellement qu'il ne regarda ni à droite ni à gauche, et qu'alors s'engageant sur la route, entendant trop tard le crissement des freins de la camionnette, Roland Barthes serait désormais pour toujours et pour tous l'auteur du livre qu'il n'a pas écrit. Et comme en forme d'épithète prophétique prononcée quelques mois plus tôt sur l'estrade du Collège de France, c'est peut-être à lui-même en premier lieu qu'il adressait cette phrase : *Attention au Temps stérile, non plus autarcique, mais autiste*¹².

Et ce n'est pas Amiel qui aurait démenti Barthes, empêtré plus encore dans cette eau profonde et noire où il passa ses matins et ses soirs, allongé là dans une paresse nerveuse et qu'il nommera lui-même, fatigué de sa propre voix, *le fantôme d'une activité intellectuelle*. Je me souviens d'une phrase agacée de Robert Pinget, pestant peut-être aussi contre lui-même, écrivant que *s'il y avait moins de paresseux, il y aurait moins de journaux intimes*¹³. J'ai mis longtemps à comprendre cette phrase, parce que j'ai mis longtemps à comprendre qu'on pouvait définir la paresse, non comme seule inactivité mais comme façon qu'à l'âme de trop s'écouter, pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur si l'on sait que la meilleure poésie peut naître d'elle, pour le pire si elle est l'endroit même du silence narcotique. Alors régulièrement, dans cette nuit profonde, un homme se perd. Il s'enfonce dans la brume épaisse et sombre, comme sur une route qui sort de la ville et se dissout dans l'obscur. Cet homme souvent y va de son plein gré. Il pense qu'il va revenir facilement. Il pense que la conscience du danger le protège. Mais la conscience, ne sait-il pas encore, la conscience sur cette route est tout sauf un atout. Et ce même homme bientôt en sera à constater, par exemple Amiel le 22 septembre 1865, en cette formule violente et définitive, qu'il *arrive à s'absorber dans son propre crachat*.

Voilà donc la zone dangereuse, celle où, pour le dire comme Walter Benjamin, *on est pris de passion pour sa propre pensée*¹⁴, passion fixe et paralysante dont Benjamin dit aussi qu'elle est l'autre nom de la mélancolie. C'est sans doute pour cela qu'Amiel a pris, au cours de sa postérité, plusieurs volées de bois vert, venues de toutes les familles littéraires et comme s'il avait cristallisé dans son inertie toute la défiance et même la méchanceté des écrivains pour les formes trop lâchées, taxées d'onanisme coupable et de séduction échouée, tous ayant l'air de souscrire à la formule assassine de Paul Bourget quand il écrit, à propos d'Amiel donc : *l'abus du journal intime représente un danger pour la littérature*. Cet acharnement contre une parole vaine et tournoyante, une parole à sa manière inoffensive, indique, même en littérature, une claire domination de ce qu'il convient peut-être de nommer « l'exigence du positif », celle de l'œuvre accomplie, visible, et pour ainsi dire à flots, en un mot, le refus des abysses.

Il y a quelques semaines de cela, aux larges des côtes du Pacifique, on a capturé justement, pour la première fois de notre histoire, une baudroie des abysses – un poisson qui vit normalement entre 2 et 4 000 mètres de profondeur, là où l'homme ne sait pas encore aller. Mais elle s'était égarée un peu plus haut, de sorte que

le robot-caméra qui a croisé son chemin à 600 mètres de profondeur l'a aussitôt capturée et remontée à la surface. Le projet consiste désormais à reproduire ses conditions de vie dans un aquarium scientifique. Nous avons hâte d'en savoir un peu plus sur un animal si peu étudié jusqu'alors, en même temps qu'il est étrange de savoir que désormais la nuit absolue, la nuit bathyale, dit-on de ces endroits-là, vient elle aussi se montrer au grand jour, sous la lumière de nos yeux, selon cette étrange magie de notre époque où le négatif le plus réfractaire finit par se rendre visible, éclairé de toutes parts, au risque d'y perdre sa mystérieuse évidence. C'est qu'en matière océane, nous en savons peu sur la vie des gouffres, et les quelques espèces que nous y connaissons nous semblent extrêmement laides, difformes presque, et comme arborant chacune les attributs d'un monstre. D'ailleurs, on les a nommées en conséquence : poisson-dragon, diable noir, calamar-vampire, nous les affublons de noms qui essaient d'envelopper leur disproportion, à cause de leur bouche trop large, de leurs antennes trop longues, de leurs peaux trop flasques. Pourtant, ce qu'on apprend ces dernières années de cette vie si secrète, c'est que chaque élément, chaque excroissance qui composent ces corps étranges sont autant de moyens de survie, et même d'extraordinaires spéciations survenues hors de tout bon sens mais générant une puissance de vie rarement égalée jusqu'alors. À conditions extrêmes, physiologie extrême et plutôt que de les regarder avec dégoût ou condescendance, nous devrions peut-être saluer, selon l'antique règle d'une certaine prime au vivant, l'énergie électrogène qu'ils déploient pour exister.

C'est peut-être aussi comme ça qu'il faudrait apprendre à envisager certaines monstruosité littéraires, non comme des *freaks* qu'il faudrait parquer et redouter, mais comme des modèles de lutte adaptative. Il suffirait sans doute de presque rien, une tolérance accrue, une légitimité offerte par quelque autorité nouvelle pour que tel ou tel qui rampe aujourd'hui sur les fonds obscurcis de l'écriture privée, confiné au royaume de l'idiotie, fasse parvenir jusqu'à nous la force nerveuse qui en constitue le ferment.

Je me demande quelquefois ce qu'aurait fait un Amiel aux temps préhistoriques, quand le courage et l'action étaient peut-être des vertus nécessaires (je me demande souvent cela pour chacun d'entre nous, comme si cela avait le moindre sens de mesurer la valeur de nos vies et plus encore de nos actions à l'aune d'une adversité primitive). Amiel aurait-il peint au fond de la grotte ? Aurait-il fui devant le renne et le mammoth laineux ? Ou bien se serait-il seulement caché dans la forêt en attendant que ça passe ? Peut-être que les peintures rupestres ne sont que le journal intime de certains jours, une sorte de « choses vues » qu'on venait projeter dans la nuit de la grotte d'un rapide coup de bauxite colorée. Et l'Amiel de l'époque, ayant esquissé modestement sur les parois des grottes les silhouettes d'animaux entraperçus au loin, « leur » Amiel est peut-être devenu le plus respecté d'entre eux, chaman local qu'on a fini par dispenser de chasse et auquel on apportait les meilleurs morceaux. En quelque sorte, on pourrait dire cela, que le journal d'Amiel est une main négative, empreinte fixée dans la nuit calcaire qui, signant une grève de l'action, se souvient des origines de l'art.

Mais Amiel est né à Genève en 1821, embarqué malgré lui dans les grandes heures du positivisme, de sorte que le nom seul d'Amiel provoque, encore aujourd'hui, chez celui qui l'entend, une légère moue condescendante. L'homme en proie à lui-même, résume par exemple Georg Gusdorf, *et qui voudrait exprimer les vicissitudes de son être intime, un Maine de Biran, un Amiel, un Montaigne même, finit par se régler*

sur les rythmes de sa cénesthésie, et sa cantilène ne signifie plus autre chose que l'état de ses viscères. La virilité ne se trouve pas dans ce monologue des humeurs ; elle demande que la personne abandonne toute complaisance à elle-même pour se mettre à l'œuvre, pour apporter sa contribution à l'édifice commun d'une sagesse objective, dont le modèle nous est offert par la rationalité et l'universalité de la science¹⁵.

Pourtant, sur plusieurs centaines de millions d'êtres humains et de conduites si variées, il finit par être suspect de s'en prendre avec une telle ferveur à un Suisse qui n'aura fait que mener toute sa vie une modeste carrière d'enseignant et de rédiger matin ou soir son journal intime de haute précision. Journal dont on peut dire que le défaut principal en est aussi la plus grande qualité, celle que justifie le grand critique Charles Du Bos quand il écrit : *Le cas d'Amiel s'explique par une fidélité meurtrière à ce qui constitue l'idéal de tout intellectuel lorsqu'il naît à la vie de l'esprit : la recherche de la vérité à laquelle il voue alors toute son existence, postule pour lui l'unité de cette vérité et, encore par-delà, une unité absolue : l'Absolu*¹⁶. À ce jeu, on peut dire d'Amiel qu'il fut d'une intégrité sans égale, faisant tous les efforts possibles pour « tenir le centre », au risque assumé de tourner sur lui-même et peut-être alors, plus qu'il n'y paraît, y trouver consistance.

Dans cet étrange sport qu'est le squash, on dit aussi que pour gagner, il faut « tenir le centre », c'est-à-dire s'efforcer de jouer tous ses coups depuis le milieu du terrain pour pousser l'adversaire à quitter ce même centre, pour qu'il coure et s'épuise et perde. *Celui qui a choisi d'habiter le centre, écrit Angelus Silesius, voit d'un regard tout ce qui est dans la circonférence*¹⁷.

De même, en lisant Sénèque il y a peu, j'ai découvert qu'à Rome, lorsqu'un maître voulait affranchir un esclave, parmi les rites observés, il y avait celui de présenter l'esclave à la foule et de le faire tourner sur lui-même : par là il signifiait à tous sa liberté conquise¹⁸. Cette idée que dans la rotation, même purement symbolique ou rituelle, il y ait quelque chose qui approche la liberté, c'est-à-dire aussi la souveraineté à soi-même, et peut-être même, comme dans celle des derviches tourneurs, nous fasse toucher du doigt l'extase de notre propre existence, c'est peut-être une autre manière de dire qu'il n'y a pas là, dans les tréfonds de l'intériorité, que l'errance sans fin et l'abandon de Dieu. Au contraire, il y aurait au cœur du gouffre, au cœur de l'immobilité rotative, si c'est ainsi qu'il faut la nommer, le sentiment intime (et peut-être le nom même) de l'esprit tel que nous, êtres humains, sommes capables de l'approcher, là où tout se tiendrait dans un rêve unitaire, trou d'ombre de l'identité qui appelle de ses vœux toutes les mystiques du monde. Angelus Silesius écrivait aussi : *si le paradis n'est pas d'abord en toi, crois-moi, tu n'y entreras jamais*¹⁹. Notre seul drame alors, à l'instar d'un Amiel, c'est que fasse défaut ladite mystique et que, pour le dire cette fois comme Virginia Woolf *le spectre traverse l'esprit pour sortir par la fenêtre avant que nous ayons pu lui jeter du sel sur la queue*²⁰. Car, malgré tous les efforts du monde, c'est plutôt comme si en nous circulait une particule insaisissable, quantique et clignotante, qui laissait dans son sillage une ombre dansante et insaisissable, celle-là même que nous appelons quelquefois notre âme ou notre caractère ou même notre démon et que nous passerions notre vie à essayer de capturer.

Cette histoire ressemble à l'étrange hypothèse de physique qu'a rapportée le physicien Richard Feynman lors de la réception de son prix Nobel en 1965,

merveilleuse hypothèse à vrai dire, selon laquelle notre univers tout entier ne serait en réalité composé que d'un seul électron²¹. Si cette théorie était juste, l'électron en question se déplacerait à une vitesse infiniment supérieure à celle de la lumière, de telle sorte qu'il donnerait l'illusion de toute la matière à la fois, et pas seulement l'illusion, puisque l'électron en question existerait bien, mais l'impression d'être partout à la fois, comme s'il apparaissait et disparaissait des milliards de fois en un seul instant, pour nous constituer tous. Si malheureusement une telle perspective est une vue de l'esprit, il y a pourtant là une résolution des contraires qui viendrait conforter le plus radical des psychostatiques. Et si d'aventure ce dernier n'est pas versé dans la physique moderne, il pourra toujours méditer la phrase plus intuitive de Fernando Pessoa lorsqu'il écrit : « *si le point est la négation de l'espace, il est cependant la vie de celui-ci*²² ».

1. Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, José Corti, p. 203
2. Michel de Montaigne, De l'oisiveté, in *Essais I*, 8, Folio Gallimard
3. Antonin Artaud, *Le pèse-nerfs*, Poésie Gallimard.
4. René Descartes, *Le discours de la méthode*, Flammarion
5. Maurice de Guérin, *Journal*, Les belles lettres
6. Henri Michaux, *Poteaux d'angle*, Gallimard
7. Henri-Frédéric Amiel, 18 janvier 1865
8. Henri-Frédéric Amiel, 19 décembre 1867
9. Henri-Frédéric Amiel, 7 septembre 1862
10. Henri-Frédéric Amiel, 19 décembre 1867
11. Entretien radiophonique disponible sur internet
12. Roland Barthes, *La préparation du roman*, Seuil/Imec, 2007, p.290
13. Robert Pinget, *Monsieur Songe*, Minuit
14. Walter Benjamin, *L'origine du drame baroque allemand*, Champs Flammarion
15. Georges Gusdorf, *La parole*, Quadrige, PUF, p.51
16. Charles Du Bos, *Journal*, Tome 1, Buchet Chastel, p.71
17. Angelus Silesius, *Le voyageur chérubinique*, Rivages
18. Sénèque, *Lettre à Lucilius*, VIII, Budé
19. Angelus Silesius, *Le voyageur chérubinique*, Rivages
20. Virginia Woolf, Sur Montaigne, in *Le commun des lecteurs*, L'arche
21. Hypothèse formulée par le professeur Wheeler au téléphone avec Feynman.
22. Fernando Pessoa, *Le chemin du serpent*, Bourgois.